

258
1:

==== CANDIDE *8 Nov. 1934* =====

MINIMES ET LES II

LA CRITIQUE A LA LOUPE

ANDRÉ GIDE

par Benjamin CREMIEUX (I)

Je me souviens comme d'hier de ma première rencontre avec André Gide. C'était à Florence, en 1910 ou 11, et Valéry Larbaud, qui finissait son *Barnabooth* dans un hôtel du Lungarno Acciajoli, avait combiné un déjeuner en commun chez Paoli. Le restaurant Paoli, proche Or San Michele, était alors et est demeuré le type même de l'antica trattoria toscane. Après avoir traversé une boutique bondée de jambons et de salami, d'olives, de saumon fumé, de thon à l'huile et de caviar, on pénètre dans une cave voûtée où sur des tables sans nappes de marbre gris, dans un décor italo-munichois, on mange les *lasagne alla lepre* et surtout les haricots les plus succulents de la péninsule.

Je revois encore l'entrée de Gide: un grand jeune homme mince, l'allure dégagée, un ceintre noir drôlement cabossé sur la tête, enveloppé dans une de ces capes de loden que les alpinistes roulent sur leur sac en partant en course. Ce chapeau, cette cape, cette allure, tout évoquait l'idée d'un voyageur.

Il se découvrit, rejeta son manteau, s'assit gaiement à notre table. Et ce fut alors son visage qui me frappa: un long visage ovale, avec un haut front déjà chauve et un menton pointu, mais surtout deux yeux noirs d'une intensité et d'un luisant presque insupportables, qui tantôt paraissaient brûler de fièvre, tantôt exprimer le scintillement d'un esprit extraordinairement calme et dominateur. Par instants sur ce visage éclairé, presque ensoleillé, par les feux du regard, passait une ombre de mélancolie, d'une mélancolie à la fois enfantine et noble. Mais, par instants aussi, sur ce visage si vivant, si juvénile, venait se poser, comme un masque, les traits mous, ridés et soufflés à la fois qu'on voit aux nains ou à certaines vieilles filles.

À la première image du voyageur, s'ajoutait celle d'un être discordant, multiple, compliqué, inquiétant même, mais appartenant à coup sûr à une espèce rare. Double impression qui peut paraître un trop docile et trop fidèle reflet de l'œuvre pour n'avoir pas été, au moins partiellement, suggérée par elle. La doctrine de la disponibilité perpétuelle, du départ toujours prêt vers de nouvelles ferveurs, la haine de la stabilité, de l'enracinement s'accordent presque, trop bien, en effet, avec l'image du voyageur, de même que l'impression de discordance coïncide trop exactement avec l'antinomie entre la position morale du Michel de *L'Immoraliste*, qui abandonne ses biens, sa femme, sa respectabilité pour se libérer, se trouver lui-même et obéir à sa sensualité non-conformiste et celle d'Alissa, dans *La Porte étroite*, qui renonce à épouser son cousin Jérôme qu'elle aime pour se dépasser, pour mériter, pour approcher Dieu, pour atteindre ce qu'elle nomme « le meilleur ».

Mais ces coïncidences entre l'homme et l'œuvre, évidentes aujourd'hui pour le moindre lecteur de Gide, l'étaient beaucoup moins vers 1910, si ce n'est pour quelques initiés dont je n'étais pas. Envisagés du seul point de vue littéraire, les deux récits opposés de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite* n'impliquent a priori aucune dualité, chez leur auteur. Que Gide écrive un récit janséniste après un récit nietzschéen pourrait n'être pas plus étonnant que de voir voisiner dans l'œuvre de Balzac *Eugénie Grandet* et *Séraphitus Séraphita* ou dans celle de Flaubert *Mme Bovary* et la *Tentation de Saint-Antoine*. Le propre du romancier n'est-il pas précisément d'imaginer et d'exprimer les points de vue les plus opposés sur la vie, en les incarnant dans des personnages derrière lesquels il s'efface ?

La grandeur, et dans un certain sens la faiblesse, d'André Gide est de ne pas s'effacer derrière ses personnages, de s'incarner en eux, tout au moins de s'engager lui-même à fond dans leur aventure. C'est sa faiblesse, parce que cela l'empêche d'être, à la façon de Balzac, un créateur de héros autonomes, de couper le cordon ombilical qui rattache à lui ses personnages (le seul qui ait une existence indépendante est celui en qui il a cristallisé ses idées de disponibilité et de gratuité, le Lafcadio des *Caves du Vatican*), parce que ses personnages ne sont guère que des idées en action. C'est sa grandeur, parce que toute œuvre de lui, débordant du plan littéraire, s'établit sur un plan moral, que tout débat à son sujet concerne le « maître de vie » autant et plus que l'ar-

tiste, et parce qu'enfin son défaut de dogmatisme, son enquête incessante sur lui-même et sur l'homme, ses reprises, le duel que se livrent chez lui le puritain de naissance et d'éducation et le païen de raison et de volonté, donnent à sa production une variété et une étendue, une mouvance aussi très propre à séduire les esprits inquiets et avides d'aujourd'hui.

Il faut dire aussi que les aveux — d'autres diraient: les provocations de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* ont brusquement modifié l'éclairage de toute l'œuvre de Gide. Autre chose est de voir dans *L'Immoraliste* le roman d'une libération nietzschéenne ou l'anomalie sexuelle n'a qu'une importance secondaire, ne semble prise qu'à titre d'exemple d'obéissance à sa propre loi, autre chose est d'y découvrir, à la lumière de *Si le grain ne meurt*, un problème wildien. Il en va de même pour *Sauv*, de même, quoique à un degré moindre, pour *Les Nourritures terrestres*. La passivité avec laquelle Jérôme consent à rompre avec Alissa prend un sens tout nouveau. Presque tous les ouvrages antérieurs à *Corydon* se sont ainsi trouvés non pas transformés, mais déformés. Le problème de la « déviation de l'instinct » plus ou moins présent dans tous, mais en retrait, passait au premier plan, effaçant le reste. Et l'on s'en prenait presque à taxer de dissimulation l'auteur qui, jusque-là, s'était attaché à le masquer à demi.

Il est bien évident, par exemple, que *Les Nourritures terrestres* ne peuvent plus apparaître comme une explosion spontanée de joie de vivre, mais le cri de défi d'un homme qui s'est libéré d'une contrainte, qui, chantant en apparence toutes les joies de la vie, n'en chante en réalité qu'une seule, celle qui comble son instinct longtemps bridé, d'un homme qui, songeant à tous les instants: que son puritanisme, son respect humain, sa timidité lui ont fait perdre, exalte toutes les minutes, qui enfin s'évadant des livres s'abandonne à la sensation: « Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation est inutile. » Quand Gide écrit: « J'ai p ri très hardiment ma main sur chaque chose et je me suis cru des droits sur chaque objet de mes désirs », on sait de quelle chose et de quel désir il s'agit d'abord et avant tout.

On peut en demeurer à l'irritation que donne l'apparente demi-sincérité de la plupart de ses œuvres d'avant-guerre, rompue et comme dénoncée par *Corydon* et *Si le grain ne meurt*. Dans ce cas, la série apollinienne, tout imprégnée de sérénité, de ses ouvrages d'après-guerre prend la première place. Mais on peut aussi, et c'est sans doute justice, surmontant l'irritation d'avoir vu Nietzsche en filigrane quand c'était Wilde qui y était, envisager tous les livres de Gide précédant ses « aveux » comme les cent actes divers de son drame personnel. Drame moral et intellectuel autant que physiologique dont le héros unique est l'auteur lui-même. Double et pathétique expérience *in corpore vili* et *in anima nobili*.

Par un processus inverse, le problème wildien: à mesure qu'on relit les livres antérieurs à 1920, s'efface, mais le problème qui se pose à sa place est beaucoup plus psychologique, beaucoup moins éthique que le problème nietzschéen, c'est celui de l'accession de l'homme à soi-même et à la vie, à travers le rideau des rêves, des idéologies, soit en s'en servant, soit en les dissipant. Tous les obstacles rencontrés par Gide sur sa route pour en arriver là, qu'il énumère en clair dans *Si le grain ne meurt*, se retrouvent dans les premières œuvres transposés en symboles ou en fictions, et à la lumière de *Si le grain*, prennent une valeur directe d'une intensité dramatique bien plus grande.

Pour juger de la route parcourue, il importe de bien marquer le point de départ. Déjà, dans les *Cahiers d'André Walter* (1887) on trouve cette lucide phrase révélatrice: La vie intense, voilà le superbe: je ne changerai la mienne contre aucune autre: j'y ai vécu plusieurs vies, et la réelle a été la moindre. » Et cette autre: « L'apreté violente de Shakespeare nous laissait brisés d'enthousiasme; la vraie vie n'a pas de ces enlèvements. » Ou encore dans *Les Nourritures terrestres*: « Tu ne sauras jamais les efforts qu'il nous a fallu faire pour nous intéresser à la vie: mais maintenant qu'elle nous intéresse, ce sera comme toute chose — passionnément. » Et ceci enfin: « Je lisais *La Doctrine de la science* de Fichte et je me sentais redevenir religieux. »

(Lire la suite page 4.)

ANDRÉ GIDE

Il serait vain de dissimuler la part du livresque dans Gide, et la part du littéraire pur. En même temps qu'il s'efforce à desserrer les bandelettes de la religion, de l'éducation, du conformisme familial, qu'il lutte pour sa vie, il se mêle avec délices aux écoles littéraires, il fréquente chez Mallarmé, compagne avec Pierre Louys, Paul Valéry, Henri de Régnier. Du *Mercur* à *La Plume*, de *La Plume* à *L'Ermitage*, de *L'Ermitage* à la *Nouvelle Revue française*, toujours il s'intéresse activement au mouvement littéraire, et non pas seulement en France. Il a appris des langues étrangères pour lire les grands auteurs dans l'original. Son effort personnel de libération s'entrelace à son effort de connaissance. D'où la part d'esthétisme, de symbolisme qui gâte, ou plutôt date terriblement, tant de ses premiers ouvrages, et jusqu'aux *Nourritures terrestres*. Il est d'ailleurs curieux de noter que la même année peut voir naître un ouvrage étroitement lié à la mode et périmé avec elle et un livre de la veine directe ou ironique qui n'a pas encore une ride et peut-être n'en prendra jamais.

Il faut dire aussi (n'est-il pas l'auteur d'une *Apologie pour l'influence* ?) que Gide n'a jamais craint les influences, sûr qu'il était intimement de les digérer, de les surmonter, de s'en servir comme de tremplins. Mais il reste que ce poids énorme de littérature, sans jamais écraser l'œuvre, ni en diminuer l'originalité, est sans cesse présent, perceptible. L'amour de la vie, tel qu'il s'exprime dans *Les Nourritures*, ou dans les autres œuvres de cette époque, n'apparaît jamais comme branché sur la vie en prise directe, mais affecté d'un coefficient d'esthétisme lié à des lectures et à des doctrines littéraires.

Pourtant cet artifice n'est point le fait du hasard. Toutes ces recherches d'expression, cet art symboliste, cette préciosité parfois appliqués à la traduction de la vie la plus sensuelle, la plus instinctive, qui peuvent heurter comme une contradiction, sont déjà le fait du classicisme gidien, selon lequel, si la nature est libre, l'art est assujéti. Conception qui touche déjà au problème central du gidisme, lequel est, bien plutôt que celui de l'alternance cher à M. de Montherlant, le problème des contraires, de la cohabitation des contraires. On connaît le mot fameux de Gide: « Les extrêmes me touchent. » Les extrêmes, c'est le sacrifice d'Alissa et l'individualisme forcené de *L'Immoraliste*, c'est la liberté intégrale des sentiments et des actes, l'assujettissement total de l'expression à un art aussi épuré, aussi classique que possible.

(A suivre.)

17
858

ANDRÉ GIDE (II)

Caricature par Benjamin CRÉMIEUX
15 nov. 54.

Le nom de Balzac est lié à celui de ses principaux personnages et à la fresque sociale que leur assemblée compose; le nom de Proust est lié à des notions psychologiques: intermittences du cœur, temps retrouvé, etc.; le nom de Gide est lié à des attitudes morales: non-conformisme, acte gratuit, évasion et surtout disponibilité.

La doctrine de la disponibilité est de toute évidence une des pièces maîtresses de l'œuvre de Gide. Il l'a formulée avec une précision et une rigueur qui, en apparence, ne laisse place à aucune équivoque. « Nathanaël, écrit-il dans *Les Nourritures*, ne demeure jamais. Dès qu'un environ a pris ta ressemblance ou que toi, tu t'es fait semblable à l'environ — il n'est plus pour toi profitable. Il faut le quitter. Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ta chambre, que ton passé. » Et dans *L'Immoraliste*, ces mots placés dans la bouche de Ménalque: « Je ne veux pas me souvenir. Je croirais ce faisant empêcher d'arriver l'avenir et faire empiéter le passé. C'est du parfait oubli d'hier que je crée la nouveauté de chaque heure. Jamais d'avoir été heureux ne me suffit. Je ne crois pas aux choses mortes et confonds n'être plus avec n'avoir jamais été. »

Ce serait interpréter abusivement cette notion de disponibilité que de la situer sur le plan social. En fait, au moment où il la formulait, Gide se sentait peut-être anarchiste, comme tant de jeunes intellectuels de son âge, mais il pensait uniquement à sa vie personnelle, à sa destinée individuelle. La disponibilité, c'est pour lui la foi dans l'avenir, la volonté de briser toutes les contraintes qui ont entravé son enfance et son adolescence. Exactement l'inverse de Proust, exclu de l'avenir par sa maladie, et qui ne peut miser que sur le passé et son instrument, la mémoire. Mais qu'il s'agisse de Gide, de Proust ou, vers le même temps, de Pirandello, un postulat commun les rassemble, à savoir que la personnalité est une illusion, que l'homme est une succession d'instantanés et de possibilités. Postulat très probablement faux, mais qui, en détruisant les « caractères », les « types », fondement de tout l'art psychologique d'Occident, a renouvelé la matière littéraire, en particulier la matière du roman et du drame et fait à l'inconscient (avant même le freudisme), à la sexualité et à l'ambivalence des sentiments (déjà mises en valeur par Dostoïevski) une part qui leur avait été jusque-là injustement refusée. Tous les excès psychanalytiques ou autres ne sauraient faire oublier cet élargissement et cet approfondissement dans la connaissance de l'homme.

Ce qui rend à la fois plus critiquable et plus séduisante que celle de Proust ou de Pirandello l'attitude de Gide, c'est qu'il ne se borne pas à étudier les choses en psychologue, qu'il en tire des règles de conduite. « J'espère, écrit-il dans *Les Nourritures*, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi — satisfait — mourir complètement *désespéré*. » Ainsi satisfaire sans choix tous les désirs, céder à toutes les impulsions (et c'est à une impulsion que cède Alissa en se sacrifiant, au même titre que l'Immoraliste), avoir pour idéal ce que les Allemands nomment dynamisme, paraît le fin mot de cette morale anarchique, dont l'acte gratuit sera le couronnement, puisqu'il élargira l'aire des désirs satisfaits, en comblant un désir qui ne demandait pas à l'être et prouvera ainsi l'indépendance, l'autonomie totale (aussi bien envers les lois psychologiques qu'envers les lois sociales) de l'individu qui l'aura commis.

Il y a là sur le plan de la conquête et de la réalisation de soi-même un idéal de dispersion qui s'oppose à l'idéal de concentration prôné par un Edgar Poe ou un Paul Valéry. Il est permis de préférer le second et de croire que l'approfondissement d'un sentiment, malgré la stabilité qu'il comporte ou à cause d'elle, constitue une expérience humaine sans doute plus riche et à coup sûr plus féconde qu'une variation incessante. On peut même voir dans cette fuite perpétuelle devant le passé, dans cette dérobade constante une marque d'impuissance, aussi bien qu'un signe de renouvellement.

En réalité, cette volonté d'être tout successivement, de ne se laisser enchaîner par rien n'était que le témoignage de la chrysalide et de la larve sur les transformations qui allaient la conduire à son être définitif, tel que *Si le grain ne meurt* l'a révélé. Toutes les évasions successives de la peau familiale, de la peau puritaine, toutes les conquêtes des nourritures terrestres que préconise la théorie de la disponibilité n'avaient qu'un but pour Gide : trouver sa vraie nature et s'y installer. Il faut reléguer la disponibilité à la seconde place; l'essentiel de la morale gidienne, c'est de découvrir sa propre nature et d'avoir le courage d'obéir à cette nature quelle qu'elle soit.

La théorie de la disponibilité a servi à libérer Gide de ce puritanisme qui lui faisait écrire dans *Les Cahiers d'André Walter* : « Je voudrais à vingt-et un ans, à l'âge où la passion se déchaîne, la dompter par un labeur forcené et grisant. Je voudrais, tandis que les autres courent les plaisirs... goûter les voluptés farouches de la vie monastique, etc. » Mais cette libération, dont témoignent si fortement *L'Immoraliste* et *Les Nourritures*, ne l'a pas comblé. Elle lui a permis de s'accepter avec toutes ses différences et toutes ses particularités. Elle n'a pas satisfait sa ferveur religieuse. Un texte qui termine *Les Nouvelles Nourritures terrestres* est à cet égard très explicite et interdit de réduire le monde gidien à celui de la sensualité et de l'instant : « Il s'agit, écrit-il, de contempler Dieu du regard le plus clair possible et j'éprouve que chaque objet de cette terre que je convoite se fait opaque, par cela même que je le convoite et que, dans cet instant que je le convoite, le monde entier perd sa transparence ou que mon regard perd sa clarté, de sorte que Dieu

(1) Voir *Candide*, numéro 164.

s cesse d'être sensible à mon âme et qu'aban-
- donnant le créateur pour la créature, mon
e âme cesse de vivre dans l'éternité et perd
: possession du royaume de Dieu. »

; Comment interpréter cette déclaration,
- sinon d'abord dans le sens de la recherche
- de l'éternel, de ce qui dure par opposition
à ce qui passe, de la participation de l'homme
e à quelque chose de plus haut que lui ? Mais
e en y regardant de plus près, peut-être faut-il
1 voir surtout dans ce texte le germe de la
e distinction qui, peu à peu, a formé la base
de ce qu'on pourrait appeler le système de
2 Gide : distinction entre le plaisir et l'amour,
- ou, si l'on veut, entre la chair et l'âme.
1 C'est peut-être dans l'établissement d'une
cloison étanche entre le corps et l'âme que
réside la principale originalité de Gide :
- d'une part satisfaire entièrement et naturelle-
- ment les exigences du corps; d'autre part
- satisfaire aux exigences les plus hautes de
: l'âme.

◆ ◆

Commentant dans *Si le grain ne meurt* son premier abandon à sa vraie nature physique, en Algérie, il écrit : « Ma joie fut immense et telle que je ne la puisse imaginer plus pleine si de l'amour s'y fût mêlé... Comment eussé-je laissé le désir disposer de mon cœur ? Mon plaisir était sans arrière-pensée et ne devait être suivi d'aucun remords. » Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour lui faire dire qu'il s'est soumis à la volonté de Dieu en s'accomplissant selon la nature reçue en naissant. Dans la méditation toute chrétienne qu'il a intitulée *Numquid et tu...*, Gide insiste là-dessus : « Il y a celui qui mange de tout et celui qui ne mange que des légumes. » Et encore : « Rien n'est impur en soi. » Enfin et surtout, il affirme qu'avant la connaissance de la loi divine peut exister pour l'homme « un état innocent ».

Une fois de plus, on surprend Gide raisonnant comme s'il voulait légitimer son non-conformisme en le situant dans cet état d'innocence. Le corps est innocent, quoi qu'il fasse, si l'âme ne rend pas impur ce qu'il fait, si l'âme ne s'en mêle pas. Mais voici un autre texte de *Si le grain* qui précise encore mieux la dissociation amour-plaisir : « Pour moi, j'ai déjà dit combien l'événement (la rencontre de la cousine qu'il devait épouser) à la fois et la pente de ma nature m'invitaient à dissocier l'amour du plaisir — au point que presque m'offusquait l'idée de pouvoir mêler l'un à l'autre. » Et plus loin : « J'avais pris mon parti de dissocier le plaisir de l'amour et même il me paraissait que ce divorce était souhaitable, que le plaisir était ainsi plus pur, l'amour plus parfait. »

Dans cette distinction, on peut voir simplement le besoin qu'a Gide de se justifier à ses propres yeux, mais on peut y voir aussi l'ébauche d'une doctrine dualiste : la partie physique, animale de l'homme en constituant la partie innocente; la partie morale en constituant la partie divine ou démoniaque. Isoler, amener à leur plus haut degré de pureté ces deux parts également authentiques de la nature humaine, tel est le but visé par Gide.

Pour cela, il faut d'abord rejeter tout l'inauthentique, en particulier toutes les contraintes sociales. *Paludes*, satire de la condition de l'homme dans la société, est l'ouvrage où ce travail de déblaiement est poussé le plus loin.

II

Crainon

◆ ◆

Dans *Paludes*, comme on sait, l'auteur parle de lui à la première personne. Il a entrepris d'écrire un livre qui s'intitule *Paludes* et qui est destiné à évoquer le rien qu'est la vie de l'homme qui n'a pas de vie intérieure et à troubler les âmes. « Qu'avez-vous fait ? dit Angèle. Je ne me souvenais d'aucun acte et je répondis : « Rien » inconsiderément. » A quoi Angèle oppose l'activité d'Hubert qui, lui, « fait des masses de choses... monte à cheval, est membre de quatre compagnies industrielles, dirige avec son beau-frère une autre compagnie d'assurances contre la grêle... Il suit des cours de biologie populaire et fait des lectures publiques tous les mardis soirs... Il a fondé un atelier de rempaillage pour les jeunes aveugles. Enfin, les dimanches, il chasse. » On voit l'ironie. Voici maintenant la doctrine. Hubert cause d'Angèle avec l'auteur : « Pourquoi veux-tu la troubler (en écrivant *Paludes*), si elle est heureuse comme cela ? — Mais elle n'est pas heureuse, mon cher ami, elle croit l'être parce qu'elle ne se rend pas compte de son état; tu penses bien que si à la médiocrité se joint la cécité, c'est encore plus triste. — Et quand tu ouvrirais ses yeux, quand tu aurais tant fait que de la rendre malheureuse ? — Ce serait déjà bien plus intéressant, au moins elle ne serait plus satisfaite. Elle chercherait. »

Nous arrivons là au cœur de l'idéologie gidienne, cartésienne par sa volonté de tout reprendre à la base, sans se laisser influencer par aucune tradition, aucun préjugé, protestante par son affirmation du droit et du devoir de libre examen et sa foi en l'homme même. André Gide est avant tout, surtout un critique. Et il est évident que son sens critique s'est d'abord exercé pour justifier son droit à « l'amour qui n'ose pas dire son nom ». Mais ensuite, il s'est appliqué à l'ensemble des conventions, des préjugés, des fausses vérités, des illusions de tous ordres pour les reviser, les détruire ou leur donner un fondement réel. On l'a vu réfuter les théories barrésiennes sur l'enracinement, s'attaquer au protectionnisme littéraire, faire le procès de l'éducation, celui du pharisaïsme bourgeois, celui de l'activité purement sociale. Quel que soit le point auquel elle s'attaque, la clarté et la lucidité de son intelligence fait merveille et la bataille qu'il a livrée pour la sincérité et l'indépendance de l'esprit contre tous les mythes irrationnels n'a été indigne ni de Montaigne, ni de Voltaire.

D'autant qu'il ne s'est pas contenté de nier, qu'il n'a cessé de proclamer la nécessité d'une règle de vie et de chercher à la définir.

(A suivre.)

Benjamin CREMIEUX.

258
3/3

22 Nov - 34.

CANDIDE

IMMENSES ET LES II

LA CRITIQUE A LA LOUPE ⁽¹⁾

ANDRÉ GIDE

par Benjamin CRÉMIEUX (Fin)

L'idée d'une règle de vie, la recherche de cette règle se retrouvent tout le long de l'œuvre d'André Gide. Négligeant les variations de sa pensée à cet égard, contentons-nous d'examiner les manifestations les plus récentes. L'adolescent Bernard et le romancier Edouard ont une conversation typique sur le sujet dans *Les Faux-Monnayeurs* : « Je me suis demandé, dit Bernard à Edouard, comment établir une règle, puisque je n'acceptais pas de vivre sans règle, et que cette règle, je ne l'acceptais pas d'autrui. — La réponse me paraît simple. C'est de trouver cette règle en soi-même, d'avoir pour but le développement de soi. — Oui, c'est bien là ce que je me suis dit, mais je n'en ai pas été plus avancé pour cela. Si encore j'étais certain de préférer en moi le meilleur, je lui donnerais le pas sur le reste... Je suis venu vous demander un conseil. — Je n'ai pas à vous en donner. Vous ne pouvez trouver ce conseil qu'en vous-même, n'apprendre comment vous devez vivre qu'en vivant. — Et si je vis mal en attendant d'avoir décidé comment vivre ? — Ceci-même vous instruira. Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. »

Le meilleur, pour Gide, reste ce qu'il nomme Dieu. Quel que soit le sens que donne Gide au mot Dieu, — et c'est un point qu'aucun critique n'a jusqu'ici élucidé de façon convaincante — il faut convenir que l'individualisme pur ne peut être la fin visée par Gide.



dualisme pur ne peut être la fin visée par Gide.

• •

Son *Œdipe* va peut-être nous fournir la clé du mystère, sans résoudre toutefois complètement l'antinomie foncière de l'immoralisme et du renoncement gidiens. Œdipe, c'est l'humain qui n'a foi qu'en l'humain par opposition au grand-prêtre Tirésias qui représente le conformisme religieux : « J'ai compris, dit Œdipe, que le seul mot de passe pour ne pas être dévoré par le sphinx, c'est : l'homme... Bien qu'à chacun de nous le sphinx pose une question différente... il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions, et cette réponse unique, c'est : l'homme; et cet homme unique pour un chacun de nous, c'est : soi. » Et nous savons déjà qui est soi pour André Gide, c'est celui qui n'a aucune attache : « Enfant perdu, dit Œdipe, trouvé sans état civil, sans papiers, je suis surtout heureux de ne rien devoir qu'à moi-même. » Et plus loin : « Jailli de l'inconnu; plus de passé, plus de modèle. Rien sur quoi m'appuyer. Tout à créer : patrie, ancêtres. Personne à qui ressembler que moi-même. »

L'ironie du destin d'Œdipe sera précisément que le fait de se retrouver un passé suffira à détruire tout son bonheur, puisque ce passé comporte un père qu'il a tué, une mère qu'il a épousée.

A Tirésias, qui lui reproche de se croire heureux, Œdipe réplique : « Pourquoi ne me croirais-je pas heureux quand je le suis ? » Mais, on le voit bien quand sa tragique destinée s'accomplit, ce n'est ni le bonheur, ni la possession qu'Œdipe s'est jamais donnés comme règle de vie. Quand il a quitté la cour du roi Polybe, son père adoptif, c'était comme l'enfant prodigue, parce que « dans le calme et le confort je manquais à ma destinée ». Lorsque le malheur s'abat sur lui, il l'accepte comme un dépouillement et un renouvellement. Il se secoue et repart : « Comme si le bonheur était ce que j'avais jamais cherché... Engourdi dans ma récompense, je dors depuis vingt ans. Mais à présent, enfin j'écoute en moi le monstre nouveau qui s'étire. Un grand destin m'attend, tapi dans les ombres du soir. Œdipe, le temps de la quiétude est passé. Réveille-toi de ton bonheur... Un bonheur fait d'erreur et d'ignorance, je n'en veux pas. Bon pour le peuple. Pour moi je n'ai pas besoin d'être heureux. »

Œdipe aveugle et quittant Thèbes appuyé sur Antigone, rejoint le mysticisme de sa fille. Ce n'est plus à lui-même qu'il pense, il va vers d'autres hommes avec l'espoir « au prix de sa souffrance de leur apporter du bonheur ». « Ce n'est pas leur bonheur qu'il faut vouloir, objecte Tirésias, mais leur salut. »

Comme Faust au terme de sa longue recherche, voilà Gide devant le problème de l'action sociale et non plus individuelle et, si on peut dire, aristocratique. Brusquement la notion d'autrui comme limitative ou orientatrice de la notion de soi surgit dans son œuvre. *Œdipe* est contemporain du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad*. Pour la première fois, à cinquante-huit ans, Gide prenait directement contact avec des réalités sociales, était amené à réfléchir sur les conditions de la vie en société, à élargir jusqu'à l'altruisme, son univers individualiste. On sait que ses deux livres africains sont en grande partie un réquisitoire, d'ailleurs très modéré de ton et de contenu, non pas contre le colonialisme, mais contre les excès du colonialisme, un plaidoyer pour un allègement du sort de l'indigène, pour un progrès dans ses conditions de vie.

Nous écrivions en 1930 : « On n'a pas assez marqué la nouveauté de cette œuvre, le tour-

(1) Voir *Candide*, numéros 556 et 557.

nant qu'elle marque dans la carrière de Gide. Les deux livres qui ont suivi : *L'École des femmes* et *Robert*, se situent sous le même signe. On n'est jamais à bout de surprises avec Gide. Cette veine sociale qui brusquement apparaît, comment se développera-t-elle ? » Nous savons aujourd'hui, en cette fin de 1934, comment elle s'est développée : Gide est devenu communiste. Le demeurera-t-il ? Mystère.

Quel sens donner à cette adhésion ? Il semble difficile de l'interpréter comme une adhésion au marxisme, que Gide connaissait fort mal, de son propre aveu, lors de sa venue au communisme. Une conversion au marxisme impliquerait en effet une répudiation complète de ce qui reste le fond stable de la pensée de Gide, une acceptation de s'en remettre à autre chose qu'à soi et de faire confiance à un ordre collectif, à une foi, à des dogmes imposés, à une éducation. Au contraire, le communisme de Gide s'explique sans difficulté si on y voit à la fois une dérivation de son évangélisme, une pitié accrue pour la misère humaine et une chance de faire table rase de toutes les valeurs sociales et familiales qu'il a toujours combattues. Il faut y voir encore un nouvel espoir d'atteindre ce qu'il nomme « le royaume de Dieu » qui est dépouillement de soi, renoncement total à soi, aux œuvres du démon. Il est curieux de constater qu'André Gide, depuis qu'il se professe communiste, n'a plus créé aucune œuvre, se contentant de publier des feuillets de journal intime, presque tous consacrés à justifier sa conversion.

Si la justification personnelle, dans son évidente sincérité, paraît convaincante, tous les essais de justification théorique ou historique sont faibles et on imagine mal les marxistes orthodoxes, tout flattés qu'ils puissent être d'une pareille recrue, les prenant au sérieux.

Une fois de plus critique excellent, André Gide se manifeste insuffisant constructeur. On peut aussi bien se demander si ce ralliement sur le tard à une doctrine toute faite — et qui d'ailleurs en Occident en est encore à la phase destructrice — n'est pas un aveu d'impuissance à mener à bien tout seul la construction morale et sociale entreprise avec *Les Cahiers d'André Walter*.

Et, au terme de ce portrait, qui a dû laisser de côté toute l'étude proprement esthétique que réclame l'œuvre de Gide, nous aboutissons à cette conclusion que Gide est, avant tout, et presque uniquement, un tempérament critique. On pourrait parler à son propos de totalitarisme critiqué.



◆ ◆

Toute critique a deux versants : celui du refus et celui de l'acceptation. L'œuvre de Gide présente l'un et l'autre. Sur la vigueur et l'acuité des révoltes et des refus gidiens, il est inutile d'insister davantage. Mais peut-être convient-il de s'arrêter encore sur l'autre versant. On a dit que comprendre, c'était égaler. Mais il faut s'entendre sur ce mot : comprendre. Comprendre une chose, c'est au vrai, pour un critique digne de ce nom, avoir en soi la possibilité, non seulement de la définir, mais de la vivre. Plus un critique sera capable de comprendre, c'est-à-dire de vivre de choses, de se placer à des points de vue différents, plus il sera grand. La grandeur de Gide, avec la perfection de sa forme critique, réside dans sa faculté d'accepter et de vivre les extrêmes, de *devenir* Alissa après avoir été l'Immoraliste, de passer de l'avidité des *Nourritures* à la dépossession de *Saül*, des refus de *Paludes* à l'extase de *Numquid et tu*. Un de ses exégètes l'a défini un expérimentateur; le mot mérite d'être pris en considération.

Vu sous cet angle, la gêne morale qu'on éprouve parfois à suivre un tel maître de vie s'atténue; elle disparaît complètement dès qu'on le considère non plus comme un constructeur, mais bien comme un déblayeur. Par son exemple, Gide nous enseigne à vaincre toute timidité, tout respect humain, à oser nous découvrir nous-même, à ne laisser dans l'ombre rien de notre nature, à inonder de lumière les coins les plus obscurs, à oser dire le nom de tout ce qui peut grouiller ou s'agiter en nous, et quand nous nous connaissons tout entier, non pas à nous abandonner aux parties basses de nous-mêmes, comme ses ennemis le prétendent injustement, mais à nous dépasser dans la ferveur ou le renoncement, à être toujours prêts à faire face à la vie changeante, à la couler dans une forme neuve. A ceux qui ont une ferme croyance religieuse, qui admettent le surnaturel et pour qui toute action humaine est en liaison avec Dieu, la morale gidienne est à rejeter sans hésitation, non point comme satanique, mais comme erronée. Pour les autres, son humanisme, à base individuelle où l'idéal païen laisse place à tant de survivances chrétiennes, et surtout à une coloration chrétienne, paraîtra particulièrement séduisant. Si nous ne vivions pas dans un régime d'imprécision et de confusion intellectuelle et morale, il n'y aurait pour les hommes d'aujourd'hui qu'une alternative, qui pourrait s'énoncer : ou Claudel ou Gide. Autrement dit : ou Dieu ou l'Homme.

Benjamin CREMIEUX.